

CULTURE

LE MONDE / MARDI 5 DÉCEMBRE 2000

● **LE GRAND PRIX DE L'UNESCO** est allé au Français Jean-Pierre Reynaud, dont le « Drapeau cubain » aura fait sensa-

tion auprès de Fidel Castro, que le plasticien a rencontré. ● **L'ARTISTE Tania Bruguera** a réalisé une installation qui est une réflexion sur l'art et la société cubains.

Tania Bruguera, le corps, la société et la politique

LA HAVANE

de notre envoyée spéciale

Vous passez la muraille de la forteresse de la Cabaña, et c'est presque tout de suite à gauche, au fond d'une cour intérieure. Une porte étroite ouvre sur le noir et sur une odeur forte inconnue des Occidentaux : celle des tiges et des feuilles de canne à sucre pressurées qui tapissent le sol de ce tunnel sinistre, où l'on marche en tâtonnant, l'œil accroché à une vague lumière de plafonnier, quelque part au loin mais sans doute pas au bout. En approchant, on devine un moniteur et des images. Elles ne sont pas trop claires, mais on y reconnaît Fidel Castro au quotidien. Pour qu'elles soient lisibles, il faut lever le nez assez pour être en équilibre inconfortable. L'auteur de cette installation est Tania Bruguera, artiste multimédia née à La Havane en 1968, dont l'œuvre a commencé de passer les frontières au milieu des années 90. Avec celles d'autres artistes cubains présentés à la Biennale de Sao Paulo, à celle de Kwangju (Corée du Sud), à la Fondation Ludwig, qui a un siège à La Havane, à la Foire de l'art contemporain de Madrid.

Cette installation de Tania Bruguera est une pièce lourde, en dépit de son dépouillement et de son apparente pauvreté. Qui engage une interrogation sur Cuba et son avenir, en quelques images évocatrices du contexte cubain, de sa culture et de son parti unique. Mais pas si simples : le Lider Maximo y apparaît en homme ordinaire. On le voit même ouvrant sa chemise, un

rien mis à nu, fragilisé comme ces garçons qui, pour une performance le jour du vernissage de la biennale, hantaient le tunnel. De quoi décupler l'angoisse du visiteur qui frôlait ces êtres pris de gestes mécaniques. Les garçons nus, des voisins de l'artiste dans la vieille Havane, « des vrais gens avec qui je voulais parler. Je leur ai montré des œuvres. Ils ont accepté de jouer le jeu. Ils étaient nus et faisaient des gestes répétitifs. L'un s'essuyait la bouche avec le bras, l'autre essayait d'extirper quelque chose de sa bouche, un autre se grattait ».

Depuis une dizaine d'années, Tania Bruguera n'a cessé de conduire avec rigueur une mise à nu socio-politique de son pays, dans une relation de l'individu au corps social. Cela lui a valu des ennuis, mais ne l'a pas empêchée de, ou peut-être même l'a aidée à peaufiner son langage, à faire du sens avec rien, des matériaux pauvres et éphémères, à réussir à susciter l'interrogation de la part du spectateur, qu'elle oblige à ne pas rester passif. Par exemple, en le mettant comme ici dans une position inconfortable pour voir l'image ni confortable ni reconfortante de Fidel Castro. Sa démarche est symptomatique de ce que font d'autres artistes cubains et latino-américains qui traversent cette Biennale de La Havane. Leur réflexion sur le politique et l'idéologie passe par l'expression sensuelle. Une nécessité. On ne sait plus faire ça en Europe.